

## ÉPREUVES DE FRANÇAIS

**1<sup>ère</sup> Epreuve : Contraction de texte (2 heures)****2<sup>ème</sup> Epreuve : Dissertation (1 heure)****Les copies de la première épreuve seront rendues au bout de deux heures.****Le sujet de la deuxième épreuve sera alors communiqué aux candidats.****1<sup>ère</sup> EPREUVE**

## CONTRACTION DE TEXTE

(Durée : 2 heures)

*Vous résumerez en 250 mots (tolérance + ou - 10 %) ce texte d'environ 2 200 mots, extrait du livre de Alain FINKIELKRAUT, **Nous autres, modernes**. Ed. Ellipses. 1<sup>ère</sup> édition. 2005*

Dès 1620, dans son *Novum Organum* Francis Bacon avait érigé l'*ambition* en vertu contre la doctrine chrétienne de l'*humilité* et l'idéal grec de la *mesure*. « Il ne sera pas inopportun de distinguer trois genres et comme trois degrés d'ambition, écrivait l'illustre philosophe anglais : le premier comprend ces hommes qui sont avides d'accroître leur propre puissance au sein de leur pays ; c'est le genre le plus commun et le plus vil. Le second comprend ceux qui s'efforcent d'accroître la puissance et l'empire de leur patrie au sein du genre humain ; ce genre montre plus de dignité, mais non moins d'avidité. Mais qu'un homme travaille à restaurer et à accroître la puissance et l'empire du genre humain lui-même sur l'univers, cette ambition-là sans doute (s'il faut encore la nommer ainsi) est plus sage et plus noble que les autres. Or l'empire de l'homme sur les choses repose tout entier sur les arts et les sciences. Car on ne gagne d'empire sur la nature qu'en lui obéissant. »

Émule de Bacon et fervent apôtre du projet moderne, Victor Hugo, près de deux siècles et demi plus tard, donnait ses lettres de noblesse poétique à la volonté d'accroître sans cesse la puissance de l'homme. Mais aussi émerveillé qu'il fût par le travail inlassable de Prométhée, l'auteur des *Travailleurs de la mer* croyait qu'une part de la nature échapperait pour toujours à ses prises : le ciel. « La masse suprême ne dépend point de l'homme, disait-il. Il peut sur le détail, non sur l'ensemble. [...] Le Tout est providentiel. Les lois passent au-dessus de nous. Ce que nous faisons ne va pas au-delà de la surface. L'homme habille ou déshabille la terre ; un déboisement est un vêtement qu'on ôte. Mais ralentir la rotation du globe sur son axe, accélérer la course du globe sur son orbite, ajouter ou retrancher une toise à l'étape de sept cent dix-huit mille lieues par jour que fait la terre autour du soleil, modifier la procession des équinoxes, supprimer une goutte de pluie, jamais. Ce qui reste en haut reste en haut ». Et ce constat, sous sa plume, n'avait rien d'amer ou de mélancolique. Loin de le désoler, l'impossibilité de contrôler le climat et de réaliser « la restitution du printemps perpétuel à la terre » réjouissait Hugo. Dans le droit fil de Francis Bacon, il glorifiait l'empire humain sur les choses, mais, refusant à cette ambition grandiose le monopole de la sagesse, il la voyait d'un bon œil se casser les dents sur les nuages. La réalité irréductible se chargeait ainsi de rappeler à ceux qui seraient tentés d'avoir la grosse tête la différence essentielle et toujours abyssale du bien-être et du bien-vivre. « L'Eden est moral et non matériel. Être libres et justes, cela dépend de nous. La sérénité est intérieure. C'est au-dedans de nous qu'est notre printemps perpétuel. »

Entre-temps, cependant, la marque du travail humain a balafré l'espace céleste. Nous avons studieusement aboli la ligne de partage stoïcienne entre les maux qui dépendent de nous et ceux qui n'en dépendent pas. Comment pourrions-nous cultiver la sérénité au-dedans, dans la citadelle de notre for intérieur, quand tout, au dehors, nous compromet et dépend à quelque degré de nous, même le temps qu'il fait, même les caprices du ciel ? La météo naguère précédait l'information. De plus en plus souvent, elle fait l'actualité. Le décor est entré dans le

drame ; rien, pas même les intempéries, n'est extérieur à l'intrigue ; l'histoire physique relève, chaque jour davantage, de l'histoire humaine. Le « Il » de « Il neige », « Il vente », « Il fait chaud » n'est plus tout à fait un pronom impersonnel. La politique est cosmique et c'est la ville elle-même qui pleut quand il pleut sur la ville.

Que Dresde ou Prague soient inondées en plein été, qu'une vague de froid sans précédent submerge le Pérou, que Louxor, en Égypte, connaisse, au même moment, des températures records, qu'il y ait tempête ou canicule – aucun de ces « événements climatiques extrêmes » n'est imputable à la seule Providence. Les fluctuations de l'atmosphère ont, comme par le passé, une incidence sur les activités humaines, mais ce qui distingue le présent de toutes les époques antérieures, c'est l'incidence grandissante des activités humaines sur les phénomènes atmosphériques. Quand les éléments se déchaînent, ce n'est plus Zeus qui fait des siennes, c'est Prométhée. « Nous savons que l'augmentation de température de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle nous est largement imputable », écrit Jean-Marc Jancovici, auteur notamment de *l'Avenir climatique. Quel temps ferons-nous ?* Et ce « nous » se répartit ainsi : « un quart pour les transports, un quart pour les industries, un quart pour l'agriculture, un quart pour le chauffage ». Nous savons enfin que si nous laissons filer les choses et la terre se réchauffer sous l'effet d'émissions d'origine humaine de gaz à effet de serre, nous prenons le risque, entre autres, d'une extension des zones de sécheresse en Afrique, d'une augmentation des pluies de mousson en Asie et d'une élévation du niveau de l'océan mondial qui noierait d'eau salée les deltas productifs et très peuplés des grands fleuves tropicaux.

Prométhée n'en revient pas. Il s'enchantait de ses progrès gigantesques dans la constitution d'une nouvelle genèse placée sous le signe de l'efficacité et de la productivité. Il revendiquait des droits d'auteur sur la création. Ses porte-parole, tel le philosophe François Dagobert, déclaraient avec une euphorique emphase : « Désormais on instaure et suscite la nature. [...] Le faire se substitue à l'être. La nature devient plus ce qu'on invente que ce qu'on explore. Le savant matérialise les lois. Il s'ensuit des corps et des industries qui, sans lui, n'auraient jamais existé. Si le biologiste reprogramme les vivants, le physicien n'en modifie pas moins les éléments les plus complexes et les plus stables. Le laboratoire crée, il ne contemple plus. » Et voici que ce démiurge ne peut se tenir quitte de rien dans un monde dont il est de moins en moins le maître...

Comme l'écrit Hans Jonas, dès les premières lignes de son maître-livre *Principe responsabilité* : « Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme d'être une malédiction pour lui. »

Le grand récit de la modernité est donc bouleversé de fond en comble par ce rebondissement de dernière minute : le héros de l'audace et du défi mis au défi de jouer à contre-emploi et sommé de chercher dans l'inhibition les voies de la liberté ! Lui qui répliquait systématiquement à la limite par l'enjambée et qui, pour cette raison, occupait, comme disait Marx, le premier rang parmi les saints et les martyrs du calendrier philosophique des Modernes, doit toutes affaires cessantes, adopter la conduite inverse. Répliquer à l'enjambée par la limite en modérant son propre dynamisme, s'assagir : tel est le geste subversif qui s'impose maintenant à cet insatiable briseur de tabous. En lui, la révolution s'identifiait à la transgression ; et c'est inopinément la transgression de la transgression, la révolution de la révolution qui se trouve mise à l'ordre du jour.

Prométhée est pris au dépourvu. Rien ne le préparait à cette obligation paradoxale. Et il ne peut faire fond, pour la remplir, sur aucune sagesse antérieure. Car la limite, autrefois, était inscrite dans l'univers, et c'est l'oubli ou le mépris où elle était tenue qui provoquait les catastrophes. Il n'était pas facile d'être sage mais la sagesse avait de puissants alliés naturels. L'homme qui, par orgueil ou par voracité, allait au-delà de ce que lui prescrivait sa condition, était sévèrement rappelé à l'ordre : il s'écrasait en plein vol. Aujourd'hui, tout est possible, *il n'y a plus de principe de réalité*. Aux enjambées de l'artificialisme, nous ne pouvons répliquer que par des limites elles-mêmes artificielles. Ce n'est pas la résistance des choses qui enseignera à Prométhée la retenue ou l'abstinence : il est irrésistible et ne trouvera qu'en lui-même la force de s'empêcher. En lui-même, c'est-à-dire, très précisément, dans la peur qu'il s'inspire à lui-même. À son corps et son esprit défendant, il se voit désormais plus menacé par ses propres entreprises que par la sauvagerie des éléments. Il a su se prémunir contre la plupart des agressions naturelles. Mais à mesure que ce danger s'éloigne, le risque comme effet secondaire, produit dérivé de ses constructions et de ses convoitises, augmente. Il sait, et ce savoir l'accable, qu'il épuise la terre en l'appropriant à l'humanité. Il prend péniblement conscience du fait que ce n'est pas seulement le producteur en lui qui se trouve impliqué dans la pollution des nappes phréatiques et de l'atmosphère mais le consommateur avec sa volonté de manger toujours plus de viande ou même son goût *citoyen* de produits bio qu'on fait venir du Chili ou d'Argentine. Démiurge dégrisé, il doit aussi reconnaître qu'il a beau, avec la maîtrise de l'ADN, s'être emparé d'un attribut naguère divin, l'abolition progressive de la frontière entre la nature qu'il est et l'équipement organique qu'il se donne ne fait pas de lui un Dieu. Car quand Dieu est cause de soi, Il est Dieu et seulement

Dieu : l'individu, en Lui, se confond avec le genre. C'est l'homme générique, en revanche, qui peut être dit *causa sui*, pas l'homme individuel. Celui-ci n'est pas Dieu, car il est (au moins) deux, la cause et l'effet, Pygmalion et Galatée, celui qui passe commande et le produit optimal qui lui est livré.

L'*homo faber* divinise son pouvoir de faire et l'appelle liberté jusqu'au jour inéluctable où il comprend que ce n'est pas le même homme qui fabrique et qui est fabriqué. Ce jour survient avec la perspective du clonage. Prométhée (celui qui réfléchit à l'avance) devenu en quelque sorte son propre Epiméthée (celui qui a toujours un temps de retard) se rend compte qu'en soumettant l'individu futur non plus seulement à ses projets, mais à son programme, il lui confère un destin et l'empêche de se concevoir comme l'auteur de sa vie personnelle.

Bref Prométhée s'affole et cet affolement, dit Hans Jonas, est sa dernière chance. Pourquoi sa chance ? Parce que Jonas ne fonde pas la morale sur la morale. Il n'est pas demandé à Prométhée d'être déjà sage ni même de vouloir le Bien. Hans Jonas n'attend pas de lui qu'il accomplisse ce périple tautologique où la vertu requérant la vertu, le point d'arrivée se confond avec le point de départ ; il ne table pas sur d'hypothétiques aspirations nobles mais sur la chair de poule. Quand sera mise au point, par exemple, la technique du clonage c'est-à-dire de la duplication parfaite d'un individu ayant déjà existé, des êtres grandiront en sachant d'avance qui ils sont. Pour peu qu'on se mette à la place non du cloneur, mais du cloné, cette possibilité de porter atteinte à la faculté de chaque être humain de trouver sa propre voie et d'être une surprise pour lui-même, inspire l'effroi. Et en montrant ce qu'une telle détermination a de *précaire*, cet effroi dévoile ce qu'elle a de *précieux*.

Il y a, en d'autres termes, une clairvoyance du tremblement, ou, selon l'expression de Jonas, une *heuristique de la peur*. La peur est bonne conseillère. Elle nous apprend quelque chose. Loin d'obscurcir notre entendement, elle l'éclaire, elle est plus intelligente que nos désirs. Sachons-donc lui faire bon accueil et prêter davantage l'oreille aux prophéties du malheur qu'à la prophétie du bonheur.

Et il semble que cette mutation soit en bonne voie et que Prométhée soit en train de saisir sa chance. Dans les sociétés les plus redevables à sa puissance et à ses productions, le Prince Espérance cède le pas au *principe de précaution*, c'est-à-dire à la mise en pratique de la thèse selon laquelle « l'absence de certitudes, compte tenu des connaissances scientifiques et techniques du moment, ne doit pas retarder l'adoption de mesures effectives et proportionnées visant à prévenir un risque de dommage grave et irréversible à l'environnement à un coût économique acceptable. »

Alain FINKIELKRAUT. Nous autres, modernes.  
Ed. Ellipses. 1<sup>ère</sup> édition. 2005

*Vous indiquerez sur votre copie le nombre de mots employés, par tranches de 50, ainsi que le nombre total.*

*Il convient de dégager les idées essentielles du texte dans l'ordre de leur présentation, en soulignant l'articulation logique et sans ajouter de considérations personnelles.*

*Il est rappelé que tous les mots - typographiquement parlant - sont pris en compte : un article (le, l'), une préposition (à, de, d') comptent pour un mot.*

ÉPREUVES DE FRANÇAIS  

---

**1<sup>ère</sup> Epreuve : Contraction de texte (2 heures)****2<sup>ème</sup> Epreuve : Dissertation (1 heure)****Les copies de la première épreuve seront rendues au bout de deux heures.****Le sujet de la deuxième épreuve sera alors communiqué aux candidats.**

<b>2<sup>ème</sup> EPREUVE</b>
--------------------------------

ESSAI

-----

(Durée : 1 heure)

« Une clairvoyance du tremblement », une éthique de la peur sont-elles de bons guides de vie pour l'homme ?

*Votre réponse, clairement rédigée, s'appuiera notamment sur la compréhension critique du texte proposé en résumé.*

---